

Hélène et les Max

(...)

Le petit cérémonial matinal terminé, nous sommes prêts pour le travail dont une journée est composée de huit heures plus les "travaux de plaisance", comme ils les appellent. Personne ne s'y soustrait, ce serait un sacrilège et nous attirerions la colère du chef sur nous. En un mot, c'est impensable et suicidaire. La journée se termine environ vers vingt heures, car le chef s'est endormi sur son bureau. Chacun guette le rythme de sa respiration pour savoir si le moment du sommeil profond est atteint. Quand les ronflements correspondent à cette phase des rêveries apaisantes, nous rentrons chez nous soulagés. Il arrive que celui-ci ne dorme pas pendant plusieurs jours et tous, nous nous affairons pour lui faire oublier ses insomnies et ses tracas, chose qui n'est pas facile et qui demande des efforts redoublés. Peu importe, puisque le chef trouve enfin le repos. Les moutons l'emmènent vers le septième ciel. Là, il siège avec les plus grands personnages de cette terre, pour un colloque au sommet où sont prises les décisions les plus importantes de cette planète.

En gros, à part le travail en lui-même qui est harassant, abrutissant car monotone et ne demandant ni réflexion, ni sens critique ou initiative, nous passons notre temps en courbettes. Attention, pas n'importe comment! Il faut savoir que l'inclinaison du corps lors de cet exercice dépend de l'importance du supérieur, de sa position dans la hiérarchie. On ne salue pas le chef de service comme le directeur de département, le directeur général ou le président. Personne ne s'y trompe. Le moment de la journée compte beaucoup: la courbette de huit heures est assez neutre mais pleine d'entrain. Celle de onze heures doit sembler plus difficile, démontrant que la matinée a été laborieuse. Celle de la fin de journée doit dénoter un épuisement presque comateux, sans quoi nous risquerions de devoir rester encore jusqu'au moment où nous nous écroulerions pour de vrai. Si, par malheur, il y a de l'orage dans l'air, que le ciel s'assombrit, que la foudre risque de tomber un peu au hasard, la révérence va être réalisée quasiment le tronc à l'horizontale pour ne pas attirer l'attention et cata-

lyser par là même toute l'atmosphère négative sur soi. Elle ira se décharger sur une personne moins prudente dont le buste dépassera par rapport aux autres et qui va se faire descendre cruellement. Mais tout cela est consigné dans tous les manuels du bon employé. Pour qui a bien appris la leçon, les risques sont moindres. Il faut un peu de doigté, c'est tout.

Le regard est important, il ne doit laisser paraître aucun enthousiasme pour rien. Pour bien faire, il faut avoir le regard éteint: aucune lumière, pas même de l'admiration qui pourrait passer pour de la convoitise, aucune couleur qui ferait croire à de l'incitation à la débauche. Les cernes sont le signe du surmenage et accuseraient nos supérieurs de nous exploiter. Le travail ne tue pas et ne rend pas malade, c'est la règle. Ceux qui tombent d'épuisement sur le lieu de travail sont renvoyés instantanément. Pire encore, les yeux rouges et cernés le matin nous rendraient suspects d'avoir une vie en dehors du travail, crime irréparable. Alors les cernes mêlés à de la lumière dans les yeux, c'est la condamnation immédiate.

Les yeux foncés, c'est très mauvais. Ils dénoncent trop de caractère et prédisent la rébellion, les ennuis pour les chefs. Ce sont, d'après eux, de futurs trouble-fête, des révoltés. Ils sont tout de suite rejetés lors de l'embauche. Il faut des yeux candides, de préférence naïfs mais qui, malgré tout, ont une résistance suffisante au travail. Ils n'emploient pas de petites natures. Le premier critère lors de l'entrevue est de tester notre capacité à garder les yeux ouverts. Les paupières ne doivent pas trop cligner, mais doivent tout de même respecter la hiérarchie en n'étant pas trop impertinentes. Alors les paupières rougies, tombantes, flétries et ainsi de suite, c'est la catastrophe. Cela vaut pour les joues qui doivent avoir le rose adéquat. Bref, pour

éviter de quelconques ennuis, la plupart des employés utilisent des lentilles standardisées et se maquillent pour dissimuler des détails qui pourraient être contraires à la règle.

Chaque entreprise a son propre tailleur qui confectionne les uniformes au goût du chef, et son coiffeur qui teint les cheveux de tous de la même couleur grisâtre. Les cheveux des hommes sont coupés invariablement. Les femmes les portent longs, aplatis sur le crâne et attachés par un élastique. Nous n'avons droit à aucune fantaisie vestimentaire ou de maquillage. De part notre apparence, il est aisé de définir notre lieu de travail et le supérieur qui nous dirige. C'est comme ça, et c'est partout pareil. Il ne faut pas s'en faire. Tout compte fait, nous ne sommes que des bêtes de somme, des machines. Non! Nous sommes mieux que cela, car de temps en temps, le chef qui nous gouverne a le plaisir de prendre l'un d'entre nous en défaut. C'est de là, je pense, qu'il tire son plus grand plaisir et qu'il sent à quel point son pouvoir est grand. Il doit jouir de l'effet qu'il fait aux pauvres employés qui tremblent comme des feuilles, s'écroulent, sont anéantis, lorsqu'il leur fait subir un blâme public ou les renvoie, détruisant ainsi leur avenir, leur raison d'être. C'est terrible! C'est pour cette raison qu'ils ne fabriquent pas de robots, il n'y aurait plus de plaisir.

(...)

Isabelle Kronz

Isabelle Kronz est née en 1964 à Pétange. Elle écrit des nouvelles dont certaines ont été publiées dans "Les Cahiers Luxembourgeois" et "Traversées" à Virton, et des poèmes dont deux vont paraître dans "Traversées" et "Pollen d'Azur" à Virton.

Nous publions un extrait de son premier roman qui a reçu le "Prix d'encouragement de la Fondation Servais" 2001. Il paraîtra en automne 2001 aux Editions Nic Weber. Le 9 juillet aura lieu à la Maison Servais à Mersch la remise du prix lors d'une session publique (voir Wat ass lass?).

"Hélène et les Max" en quelques mots

Hélène est l'employée de M. Georges. La société dans laquelle elle vit condamne toute manifestation d'individualité, de libre pensée, de sensibilité. Les gens y vivent dans la crainte d'enfreindre la règle. Ils ne sont plus que des pantins articulés, dont même l'apparence doit être semblable.

Mais voilà, Hélène a une petite lumière dans les yeux qui trahit une vie intérieure, des pensées critiques. Elle s'y évade secrètement quand elle en a l'occasion.

Elle est livrée aux Max qui ont pour mission de l'éliminer. Les Max sont des hauts dignitaires qui ont pour tâche de faire respecter l'ordre dans la ville. Mais l'histoire ne se déroule pas comme M. Georges l'avait prévu.

Ce roman, riche en rebondissements, dont l'écriture est fluide, colorée, dynamique, nous plonge dans un monde surprenant. Mais en deçà de l'imaginaire, ne pourrait-on pas retrouver certains aspects de notre société?

